

COURS
DE
LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

III.

COURS

DE

LITTÉRATURE DRAMATIQUE,

PAR A. W. SCHLEGEL.

Traduit de l'Allemand.

~~~~~  
TOME TROISIÈME.  
~~~~~

A PARIS,  XI-4334

Chez J. J. PASCHOD, Libraire, rue Mazarine n.° 22.

ET A GENÈVE,

Chez le même, Imprimeur-Libraire.

~~~~~  
1814.

---

# COURS

DE

LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

---

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

---

## QUATORZIÈME LEÇON.

*Difficulté que présente la classification des pièces de Shakespear. — Si l'on connoissoit l'ordre dans lequel elles ont été composées ce seroit celui qu'il faudroit suivre pour les étudier. — Nous conserverons la division ordinaire en comédies, tragédies et drames historiques, quoique toutes les pièces de Shakespear appartiennent vé-*

*ritablement au même genre. — Comédies ; elles ne se renferment jamais tout à fait dans le cercle des relations bourgeoises. — Examen de chacune en particulier. — Tragédies. Roméo et Juliette, Othello, Hamlet, Macbeth, le roi Léar. — Drames historiques. — Pièces tirées de l'histoire romaine. — Timon d'Athènes, Troile et Cressida. — Pièces tirées de l'histoire d'Angleterre. — Huit drames qui se suivent sans interruption forment comme un grand poëme annoncé et terminé par deux autres drames, le Roi Jean et Henri VIII.*

LORSQU'ON veut passer en revue les pièces de Shakespear, on éprouve quelque difficulté à déterminer l'ordre dans lequel on doit les ranger. Sans doute il seroit fort instructif de suivre pas à pas dans sa carrière ce grand poëte, qui a créé et perfectionné son art, et de parcourir ses ouvrages, en suivant l'ordre

dés tems. Mais à l'exception de quelques points sur lesquels on s'est accordé, il manque pour cela des données nécessaires.

Le diligent Maloné a essayé de ranger les ouvrages de Shakespear dans l'ordre suivant lequel il suppose qu'ils ont été composés. Cette distribution, de l'avou même de l'Auteur, n'est qu'hypothétique et elle seroit encore insuffisante, par cela seul qu'il donne l'exclusion à un grand nombre de pièces que l'on avoit originairement attribuées à Shakespear, et que je regardé pour la plupart comme véritablement authentiques \*, mais que, seulement depuis Rowe, les éditeurs ont jugé à propos de rejeter.

---

\* Si j'écrivois pour un public anglois je n'avancerois pas un jugement qui contredit l'opinion publique, sans l'accompagner de preuves, mais ces preuves me mèneraient trop loin. Je dois donc demander de l'indulgence à cet égard, et je me contenterai de parler de quelques-unes des pièces contestées à Shakespear dans un appendice à la fin de ce volume.

Il nous faudra donc examiner les ouvrages de ce poète, en les distribuant par classes d'après la nature des sujets, et cependant cet ordre est loin de nous satisfaire. Plusieurs Critiques ont déjà remarqué que les pièces de Shakespear appartiennent toutes, pour le fond, au même genre, mais que différens élémens, tels que l'élément lyrique, ou l'élément caractéristique, l'invention du merveilleux ou l'imitation de la nature, le pathétique ou la plaisanterie, le sérieux ou l'ironie, y dominant tour-à-tour. Shakespear lui-même se moque très-gaîment des peines que prennent les Critiques pour diviser et subdiviser les genres, lorsqu'il fait dire dans *Hamlet* au pédant Polonius qui veut recommander au Prince une troupe de comédiens, *ils savent tout jouer, tragédie, comédie, pastorale, pièce historique, comico-pastorale, historico-pastorale, tragico-pastorale, tragico-comico-historico-pastorale*, etc. Une autrefois encore il tourne en ridicule les déterminations de genres, tirées de l'issue heureuse ou malheureuse des événemens.

On peut cependant conserver l'ancienne di-

vision, en comédies, tragédies et drames historiques, pourvu qu'on ne perde pas de vue les gradations qui lient les unes aux autres ces différentes espèces de composition. Les sujets des comédies sont la plupart tirés de Nouvelles déjà connues. Ce sont des histoires d'amour revêtues de la forme dramatique. Aucune ne se renferme entièrement dans le cercle des relations domestiques et bourgeoises, toutes ont une parure poétique et quelques-unes entrent dans la région du merveilleux, ou s'élèvent au genre pathétique. C'est à ces dernières pièces que se rattachent immédiatement deux des plus fameuses tragédies de Shakespear, *Roméo et Juliette* et *Othello*. L'une et l'autre sont des Nouvelles arrangées pour la scène d'après les mêmes principes. Dans quelques pièces historiques les situations et les caractères comiques prennent un espace considérable, dans quelques autres le sérieux règne exclusivement, et elles laissent alors une impression analogue à celle de la tragédie. Le véritable caractère distinctif des drames historiques, c'est que l'intrigue roule sur un intérêt à la fois poétique et national. Ce n'est pas ce qu'on remarque dans *Hamlet*, dans le *Roi Léal* et dans *Macbeth*, aussi ne

mettons-nous pas ces pièces au nombre des drames historiques parmi lesquels il semble qu'on doive les ranger, bien que la première soit tirée d'une ancienne chronique du nord, la seconde d'une tradition angloise, et que *Macheth* ne remonte point aux tems fabuleux de l'histoire d'Ecosse.

Il y a quelques-unes des comédies de Shakespear qui, à divers égards, ont l'air de compositions de jeunesse. Telles sont les *Deux Gentilshommes Véronois*, la *Méchante femme mise à la raison*, et la *Comédie des méprises*. Il a peint sous des traits agréables, dans les *Deux Gentilshommes Véronois*, l'amour volage et l'amour perfide envers l'amitié. La manière en est un peu légère et superficielle, mais elle ne s'accorde pas mal avec le sujet qui est une passion promptement conçue et sacrifiée. Un repentir assez équivoque de l'amant inconstant obtient facilement grâce aux yeux d'une maîtresse abandonnée. Des incidens qui paroissent plus sérieux ont une issue également heureuse. Une fille de Prince est séduite et enlevée; elle-même et son père sont pris par une bande de voleurs, le

chef de ces voleurs se trouve être l'un des nobles Véronois, l'ami trahi et chassé de son pays par son ami, et tout cela finit par s'arranger le plus paisiblement possible. Il semble que le cours des choses du monde soit fait pour s'accommoder à un caprice de jeunesse que l'on nomme amour. Cette Julie qui, déguisée sous des habits de page, suit son amant ingrat, est une esquisse légère de ces charmantes figures de femmes que Shakespear s'est plu à mieux caractériser depuis; de ces Viola et de ces Imogene, héroïnes pareillement travesties, dont la pureté délicate contraste avec une situation équivoque, et leur fait conserver au milieu des plus singulières aventures d'amour, un charme de modestie tout à fait particulier.

• La *Comédie des méprises* est tirée des *Ménechmes* de Plaute, mais ce sujet prend une apparence nouvelle par la manière dont il est traité, et par les incidens nouveaux dont il est enrichi : c'est le seul des ouvrages de Shakespear qui soit emprunté ou imité des anciens. Les deux frères, personnages principaux de la pièce, se trouvent avoir deux

esclaves, jumeaux comme eux, de figures également pareilles, et qui portent aussi le même nom. L'invraisemblance est par là redoublée, mais, puisque dans l'incroyable il n'y a pas de degrés, si l'on accorde une des ressemblances on aura tort de faire des difficultés pour l'autre, et si les spectateurs s'amuse-  
sent des méprises elles ne pourront jamais se croiser et se combiner trop diversement. Il va sans dire que pour que ces sortes de pièces aient de la vérité, au moins pour les sens, elles doivent être jouées avec des masques, et c'est ainsi que l'entendoit le poëte. Je ne saurois m'accorder avec ceux qui pensent que l'éclaircissement est trop différé dans celle-ci. L'ennui n'est pas à redouter tant qu'il y a de la nouveauté, et tant que la complication des occurrences imprévues produit un effet toujours croissant, et c'est ce qu'on trouve véritablement ici. L'embarras va même jusqu'à une sorte de danger, car un des deux frères est d'abord arrêté pour dette et ensuite renfermé comme fou, tandis que l'autre, voyant sa vie attaquée, est obligé de se réfugier dans une église. Tout cela ne peut pas arriver sans quelques coups et quelques injures, et un

pareil sujet pour être comique tombe aisément dans la vulgarité ; cependant Shakespear l'a ennobli le plus qu'il a pu. Deux scènes d'amour et de jalousie font diversion à des méprises uniquement fondées sur des rapports extérieurs. La reconnoissance prend une sorte de solennité parce qu'elle se fait devant un tribunal auquel le Prince préside ; et parce que les parens des frères jumeaux, après avoir été long-tems séparés, se retrouvent dans ce même moment. L'exposition, dans Plaute, est faite sans aucun art au moyen d'un prologue ; mais elle est ici parfaitement bien motivée. Elle consiste en un récit fort intéressant du père qui instruit les spectateurs de tout ce que les personnages de la pièce ignorent encore. Enfin c'est la meilleure des pièces qu'on puisse faire d'après les *Menechmes*, et si elle est inférieure à d'autres comédies de Shakespear, c'est parce que le sujet ne fournit pas davantage.

*La Méchante femme mise à la raison* a toute la teinte d'une comédie italienne. C'est même d'une pièce de l'Arioste qu'a été tirée l'intrigue d'amour qui sert de cadre à l'objet

principal. Les caractères et les passions y sont esquissés très-légerement. Aucune préparation laborieuse, aucun scrupule timide, n'arrêtent la marche rapide de l'action. On ne reconnoît le caractère et l'humeur particulière des Anglois que dans la manière dont Pétruchio sait dompter le naturel revêché de cette Catherine, qu'il a épousée à ses propres périls, quoique bien averti d'avance. Les couleurs du tableau sont un peu fortes, mais justes cependant. Quand on peint dans une jeune personne une arrogance qui, n'étant soutenue par aucune qualité distinguée, est destructive de toutes les grâces de son sexe, et quand on montre comment un mari, en feignant d'être encore plus violent et plus insolemment capricieux que sa femme, peut venir à bout de la soumettre, il faut donner à une telle leçon la clarté frappante d'un proverbe populaire.

Le prologue est plus remarquable que la pièce même. On y voit un cabaretier ivre qu'on enlève pendant son sommeil. On le transporte dans un château et on lui fait croire qu'il est un grand seigneur. Cette in-

vention n'est pas de Shakespear. Holberg a traité ce sujet à fond et avec une vérité inimitable, mais il l'a délayé dans cinq actes, ce qui est beaucoup trop. Il est vraisemblable qu'il n'a point imité l'auteur anglois, mais que tous deux ont pris cette idée dans un conte connu. Il y a plusieurs de ces sujets comiques qui sont anciens sans jamais vieillir. Shakespear dans ce prologue se montre ce qu'il est, un grand poëte : tout est légèrement indiqué, le style a beaucoup d'élégance et les convenances sont finement observées. Il n'a pas manqué de prendre le ton d'ironie auquel invite naturellement un grand seigneur, lorsque l'ennui et l'oisiveté le portent à mystifier un pauvre homme, tel que ce cabaretier qui retombe à tout moment dans ses habitudes vulgaires. Je ne sais par quel accident il manque toute la partie du prologue, où le cabaretier, qui s'est prévalu de sa richesse pour s'enivrer de nouveau, est rendu à son premier état. On devoit sans doute achever cette petite pièce après la grande. D'ailleurs ces deux ouvrages ne tiennent l'un à l'autre, que parce que l'on persuade au ca-

baretier qu'il est de l'essence de sa dignité de faire jouer dans son château une troupe de comédiens ambulans. Il devoit sans doute interrompre la représentation par des remarques et des exclamations bouffonnes, mais elles sont aussi perdues; on ne doit pas supposer que Shakespear ait laissé ces plaisanteries au choix des comédiens, car il comptoit fort peu sur eux, et tout le reste de ce petit ouvrage est extrêmement soigné. L'idée de mettre en scène des spectateurs qui ajoutent à la gaîté de la pièce, a été depuis employée avec beaucoup d'esprit, par d'autres poètes anglois.

*Peine d'amour perdue*, est aussi au nombre des premiers ouvrages de Shakespear. C'est une bluette d'imagination pleine de vivacité, la folie y agite tous ses grelots et le luxe de la jeunesse s'y déploie dans la prodigalité des moyens d'effet. La succession non interrompue des saillies et des jeux de mots laisse à peine respirer le spectateur. C'est un feu d'artifice étincelant d'esprit, un véritable carnaval, où les réparties rapides rappellent les railleries que l'on se lance en passant dans un bal

masqué. Un jeune Roi de Navarre et trois de ses courtisans ont fait vœu de vivre trois ans dans la retraite afin de se consacrer à l'étude de la sagesse; ils bannissent de la cour toutes les femmes et s'engagent à n'en recevoir aucune, sous des peines très-rigoureuses. Mais à peine ont-ils annoncé dans les termes les plus pompeux cette résolution héroïque, qu'arrive la fille du Roi de France. Elle vient de la part de son père, que l'âge et la maladie retiennent chez lui, demander la restitution d'une province. Le Prince, forcé de lui donner audience, en tombe éperdument amoureux, et ses compagnons qui retrouvent d'anciennes connoissances dans les Dames de la suite de la Princesse, ne se défendent pas mieux que lui. Tous, sans le dire, ont déjà rompu leur vœu au fond du cœur, mais retentés par la honte, ils se guettent réciproquement. Lorsque l'un fait retentir la forêt de ses poèmes amoureux, il est surpris et réprimandé par un autre qui se trouve coupable à son tour. Biron, le railleur de la troupe, prend en faute le Roi et ses deux compagnons, mais bientôt la découverte d'une lettre d'amour le force à rougir lui-même. Il